



Quelques livres et textes sur les papes et la question migratoire

Par Danièle Masson

Qu'on l'en félicite ou qu'on s'en afflige, le pape François est déroutant. Le journaliste de *La Croix* s'en réjouit: «déroutant, au sens fort et beau du terme: il contraint... à changer de la route parfois trop habituelle sur laquelle nous sommes engagés».


Dans ses entretiens avec Dominique Wolton, publiés chez Albin Michel, ce pape, en effet, confie ne pas supporter les catégories rationnelles fermées, se dit en recherche permanente, en mouvement, «en tension»; il se déclare en outre «*un po furbo*, un peu rusé», et aime user souvent du pronom à double culot «moi, je», qui témoigne qu'il s'exprime à titre personnel et non en tant que pape.

Ce qui n'est pas de tout repos pour le chrétien du rang, qui n'attend pas du pape un avis personnel et fluctuant, mais le dépôt de la foi fidèlement et fermement transmis par le successeur de Pierre. Bien sûr, il songera que les multiples discours, entretiens, messages du pape François sont circonstanciels et ne relèvent pas de l'infaillibilité; mais il lui faudra aussi garder en lui quelque confiance, et ne pas oublier son devoir de piété filiale.

Le pape du Camp des saints?

Quoi qu'il en soit, sur le pape et la question migratoire, qu'il s'agisse des non-croyants ou des croyants, la parole se libère, comme on dit. Zemmour voit en lui «un pape post-catholique» qui «a fait une croix sur l'Europe». Commentant le texte du pape publié le 21 août 2017, qui déclare «faire passer la sécurité personnelle» du migrant «avant la sécurité nationale», Philippe de Villiers ne l'épargne pas: «Cette déclaration du pape sur les migrants me semble favoriser, par son contenu et sa portée, un vrai suicide de l'Occident... François abolit toute possibilité de régulation des flux migratoires. Il inaugure une nouvelle théologie mondialiste mortifère pour l'Europe... J'ai peur que ce pape soit celui du *Camp des saints*».

Les plus virulents sont les prélats d'Europe centrale et les chrétiens d'Orient. Ainsi Mgr Laszlo Kiss-Rigo, évêque hongrois: «Ce ne sont pas des réfugiés, c'est une invasion. Ils crient "Allah Akhbar", ils veulent prendre le pouvoir... Le pape ne connaît rien à la situation» Ainsi Grégoire III Laham, patriarche grec catholique d'Antioche et de tout l'Orient,



apostrophant l'Occident: « Votre problème à vous, c'est que vous êtes incapables de témoigner de quoi que ce soit, vous ne savez plus qui vous êtes. Le risque est alors de se dissoudre dans l'autre, et non de l'accueillir ». Et Samir Khalil Samir, islamologue jésuite: « Le Coran est plein de violence... Daech ne fait rien qui ne soit approuvé par des imams, spécialistes de l'islam, leurs « aumôniers » pour ainsi dire ».

Quant à Laurent Dandrieu, dans son livre magistral *Église, immigration, le grand malaise*, publié aux Presses de la Renaissance, où il balaie l'histoire et le monde contemporain avec une érudition rarement prise en défaut, il se demande comment l'on est passé « de Lépante à Lesbos ». D'un Pie V prêchant la croisade contre les Turcs, à François ramenant d'un camp de réfugiés trois familles musulmanes – douze personnes – et pas un seul chrétien. D'un saint Thomas, d'un Urbain II, d'un Bernard de Clairvaux critiquant âprement l'islam, à la « culture de la rencontre », horizon indépassable de François.

De l'extrême nécessité, à l'accueil inconditionnel

En évitant autant qu'il est possible la polémique, il faut tenter de comprendre le cheminement des derniers papes, leurs constantes, leurs éventuelles bifurcations et inconséquences, dans leur attitude face à l'islam, à l'immigration, aux migrations. J'emprunterai largement mes citations à Laurent Dandrieu.

Pour Pie XII, il n'y a pas d'autre justification de l'immigration que le cas d'extrême nécessité. S'appuyant sur Thomas d'Aquin – « les plus proches ont un droit de priorité » - il affirme, dans son encyclique *Summi Pontificatus*, « la légitimité de l'amour préférentiel pour

la patrie ». On retrouvera chez Jean-Paul II et Benoît XVI une théologie des nations qui impose des devoirs aux migrants. Jean-Paul II: « L'identité historique et culturelle des sociétés est sauvegardée et entretenue par ce qui est contenu dans le concept de nation ». Benoît XVI: « Les États ont le droit de réguler les flots migratoires [...] Les immigrés ont le devoir de s'intégrer dans le pays d'accueil en respectant ses lois et l'identité nationale ».

Mais à cette théologie des nations se superpose, au nom de la vocation catholique à l'universel, un autre discours qui instrumentalise la Bible, se fait le rival du politique, et soutient que toutes les religions aspirent à la paix.

Ainsi le cardinal Tauran: « Nous devons enfin comprendre que la religion, n'importe quelle religion, est synonyme de paix », faisant écho à François, qui décerne, dans *Evangelii gaudium*, des brevets d'orthodoxie islamique: « Le véritable islam et une adéquate interprétation du Coran s'opposent à toute violence ».

De là découle l'inutilité de l'évangélisation, que le pape François reconnaît benoîtement dans ses entretiens avec Dominique Wolton. Les missionnaires en Afrique? « Ils brûlent leur vie là-bas. Pas pour convertir. C'est à une autre époque que l'on parlait de conversion, mais pour servir ». « François légitime l'islam comme instrument de salut », écrit Dandrieu. Jugement téméraire, sans doute; mais que le pape François ratifie en quelque sorte, quand il demande de guérir la dureté du cœur: « Que ceux qui sont chrétiens le fassent avec la Bible et que ceux qui sont musulmans le fassent avec le Coran ».

Ainsi l'étranger n'est plus un hôte mais un compatriote qui n'a nul besoin d'être assimilé, puisque nous sommes tous des mi-



grants. Le pape mobilise Abraham, premier migrant, l'exil du peuple élu en Égypte et à Babylone, la famille de Nazareth fuyant en Égypte : « Jésus lui-même a été un réfugié, un immigrant », et cette référence balaie toutes les prudences humaines. François sait les dangers d'infiltration terroriste parmi les migrants. Mais qu'importe ? « À l'évidence, si un réfugié arrive, en dépit de toutes les précautions liées à la sécurité [...] nous devons l'accueillir car c'est un commandement de la Bible ».

L'Église et l'État

Bien plus, les migrations sont l'image d'une humanité réconciliée, à l'image de la Jérusalem céleste. « Dieu a voulu choisir la migration, disait Jean-Paul II, pour signifier son plan de rédemption de l'homme ». Et encore : « Les migrations contribuent de manière incisive à l'unité de la famille humaine et au bien-être universel ». La migration, écrivait de son côté Benoît XVI dans l'encyclique *Caritas in veritate*, est « la préfiguration anticipée de la cité sans frontières de Dieu ». François « rêve d'un nouvel humanisme européen [...] d'une Europe où être migrant [...] soit une invitation à un plus grand engagement dans la dignité de l'être humain tout entier ».

Les références évangéliques trouvent leur lieu géométrique en Matthieu – « j'étais étranger et vous m'avez accueilli », et dans la parabole du bon Samaritain, les ouvriers de la onzième heure, l'offrande de la joue gauche.

À moins d'être schizophrène, le chrétien peut difficilement penser qu'il revient au pape de prôner l'accueil inconditionnel et aux politiques de maîtriser les flux migratoires.

Le philosophe chrétien Rémi Brague, dans le *Figaro-magazine*, propose une interprétation toute mystique des paraboles : le bon Samaritain serait Dieu qui se penche sur

l'homme blessé, et les ouvriers de la onzième heure seraient les chrétiens qui n'ont pas eu à subir, comme les Juifs, les Égyptiens, les Amalécites, les Babyloniens, etc. Argument peu convaincant qui vise à éviter le risque d'opposition entre l'urgence politique et les préceptes évangéliques. Mais tout le monde reconnaîtra que l'accueil, le pardon, la remise de dettes inconditionnels sont personnels, relèvent des conseils, et ne peuvent être les principes fondateurs d'une politique. « Le millénarisme de l'amour de l'autre poussé jusqu'au mépris de soi est mortifère pour les sociétés qui s'y abandonnent », dit justement Jean Louis Harouel. Et Dandrieu a beau jeu de remarquer qu'une cité où la justice remettrait les dettes, où l'on pardonnerait sans punir, une diplomatie où l'on tendrait la joue gauche, une économie où l'ouvrier de la onzième heure recevrait le même salaire que l'ouvrier de la première heure, serait conduite à l'anarchie et à la ruine.

Or, quand l'Église, en haut lieu, ne distingue pas entre réguliers et clandestins, entre réfugiés politiques et réfugiés économiques – « Le chrétien laisse venir tout le monde » disait François le 22 juin 2016 – elle rend illégitime toute politique migratoire et plus généralement ne reconnaît plus l'autonomie du politique. Face à Nicolas Sarkozy souhaitant « passer d'une immigration subie à une immigration choisie », le cardinal Barbarin réprouvait un projet « absolument pas chrétien et contraire à la dignité humaine ». Du candidat aux primaires américaines, futur président des États-Unis, François disait : « Une personne qui pense uniquement à ériger des murs [...] et non à créer des ponts n'est pas chrétienne ».

Toutes proportions gardées, cette manière de s'immiscer dans le domaine politique rap-



pelle la tentation médiévale d’Innocent III à Boniface VIII de s’approprier le temporel.

Une complicité objective ?

Le drame est que François est le premier pape de la mondialisation. L’idéologie mondialiste, s’appuyant sur le fait de la mondialisation, veut un individu hors sol, monade, et nomade, exploitable à merci. Une certaine Église, peu sensible au déracinement, voit dans le migrant un être hors sol, qui s’installe où bon lui semble. Sa vision messianique et la conception matérialiste et cynique du mondialisme s’opposent puisque dans le migrant, la première voit un frère en humanité et le second un individu interchangeable. Mais leur rencontre est explosive.

Surtout lorsque l’islam impose un autre paramètre. Mgr Anastasius Schneider s’inquiète à la fois du déracinement des exilés et de l’identité de l’Europe: « Déplacer de grandes masses de personnes de leur patrie [...] c’est internationaliser l’homme [...] L’actuel afflux de personnes non européennes, essentiellement musulmanes, nous fait penser qu’il s’agit d’un projet idéologique de faire disparaître avec le temps l’homme chrétien en Europe ». Et l’évêque hongrois Gyula Marfi, lucide, s’interroge sur la complicité objective du mondialisme et de l’islam: « Le djihad est un principe pour les musulmans, il signifie qu’ils doivent se répandre. Il leur faut transformer la plus grande partie de la terre en Dar al-Islam, c’est-à-dire en territoire islamique, en introduisant une législation spécifique, la charia [...] Le fait qu’une pression migratoire d’une telle force soit exercée maintenant sur l’Europe ne peut être un hasard, la volonté de conquête peut y jouer un rôle. C’est pourquoi les banques arabes l’appuient. Ils ne les laissent pas entrer au Qatar et aux Émirats arabes unis, mais ils leur donnent de

l’argent et les incitent à émigrer chez nous. Les migrations n’ont pas seulement des causes, mais aussi des buts. Comme par exemple la déstabilisation de l’Europe [...] Le troisième objectif consiste à trouver un remède au manque de main-d’œuvre dans certains États membres de l’Union européenne. Les multinationales ont besoin d’une main-d’œuvre bon marché, en d’autres termes d’esclaves modernes ».

Cette complicité objective du mondialisme et de l’islam, et, semble-t-il, d’une certaine Église, ne promet pas une humanité réconciliée, elle fait plutôt songer au mot de Claudel: « Quand l’homme essaie d’imaginer le paradis sur terre, ça fait tout de suite un enfer très convenable ».

Danièle Masson

